

XYZ. La revue de la nouvelle

L'éphémère

Serge Labrosse



Number 131, Fall 2017

YOLO (*You Only Live Once*) : hardis, téméraires, écervelés, aventureux, fonceurs, délurés

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86498ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labrosse, S. (2017). L'éphémère. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (131), 33–35.

L'éphémère

Serge Labrosse

JE SUIS UNE ÉPHÉMÈRE. C'est papa qui dit ça. Je m'appelle Camille — papa m'appelle Yolo — et j'ai treize ans. Je vais mourir bientôt.

Je sais. YOLO, ça veut dire *You only live once*. Moi, je crois que ça veut dire aussi : T'as plus rien à perdre, pas même le temps de t'apitoyer sur ton sort. Alors souris et fonce, dit papa. Oublie les jours qui te restent. Vis les minutes, les secondes, les millisecondes, les nanosecondes... Tu verras, il y en a bien plus à compter !

Il sourit, mon père, quand il dit ça. Sa bouche sourit ; ses yeux, c'est autre chose. Il fait le dur, papa, mais c'est un tendre. Il transforme ses larmes en salive et c'est pour ça qu'il ne pleure pas : depuis des semaines il parle, il parle, il n'arrête pas de parler. Et quand il parle il sourit toujours et ça me réchauffe le cœur, que j'ai à la pluie.

Mon père passe ses jours entiers auprès de moi. Le matin. Le midi. Un peu le soir. Puis il revient au matin. Il dit : « Je te regarde vivre. » Et il me regarde vivre, comme ça, chaque minute, chaque seconde, chaque milliseconde. Il me raconte des histoires, parfois. Il se couche près de moi quand je me couche et il me tient la main. Il se lève quand je me lève — quand j'ai la force de me lever. Il mange quand je mange. Il se tait quand je me tais, mais jamais longtemps. Il a trop peur du silence.

Pauvre petit papa ! Il faudrait bien que moi aussi, je lui raconte une histoire. Je finirai par trouver. Tiens, je me donne un milliard de nanosecondes pour lui en trouver une. J'ai donc tout le temps qu'il faut ;-).

Son histoire à lui, elle raconte la vie d'un gracieux insecte ailé qui bien vite au cours de sa vie délaisse son corps, s'extirpe de sa membrane qu'il abandonne et s'envole avant la nuit pour aller vivre encore un peu, plus loin, ailleurs, on ne sait où. Je la trouve étrange, l'histoire de l'éphémère. Mais 33

papa l'aime bien, lui. Il dit que c'est l'espoir. Il dit que c'est moi. Alors je l'écoute et je souris.

Je suis dans cet hôpital depuis... trop longtemps. Je ne sais plus. J'ai cessé de compter. Je suis souvent à la fenêtre, le nez collé à la vitre de ma chambre. Tandis que d'autres s'endorment ou s'éveillent, lisent, pleurent ou chantonnet doucement dans leur lit, je veux, moi, voir le monde.

J'appuie ma tête, je regarde les gens marcher et courir dehors, et la vie passe. Papa dit que c'est toujours long, attendre. Moi, je ne trouve pas.

Mais aujourd'hui c'est différent. Aujourd'hui j'attends Édouard. Et j'ai le cœur qui bat... Édouard a quatorze ans. Lui aussi est un éphémère. C'est lui qui le dit. Édouard a la leucémie. Comme moi. Et il faiblit chaque jour un peu plus. Comme moi. Les médicaments n'ont plus d'effet sur nous, a dit Sarah. Sarah, c'est l'infirmière de nuit. Parfois elle vient me voir, s'assied sur le lit et parle avec moi — avec nous, depuis qu'Édouard nous rejoint le soir, quand papa est parti.

Il faut que je vous dise. Hier, Édouard est venu me retrouver. Il s'est assis près de moi dans mon lit, comme souvent maintenant. Sarah n'était pas là. Elle n'y sera pas demain non plus, c'est congelé pour elle. Alors Édouard et moi, on a parlé longtemps. De la naissance, de la vie, d'un tas de choses qui ont marqué son enfance et la mienne. Du peu de temps qu'il nous reste — on est arrivés à en parler sans pleurer. On a parlé de l'amour, aussi.

Il est revenu cet après-midi, Édouard. Pendant que papa était au téléphone. Il m'a dit qu'il avait repensé à notre discussion. À l'éphémère. À l'amour. Édouard a dit une chose drôle: «À l'éphémère amour.» Des mots qui m'ont fait rire. Il a dit tout bas une chose bien plus sérieuse, aussi. Il m'a dit: «Yolo, je t'aime.» Il était très très sérieux, Édouard. C'est ce qu'il a dit en tout cas. Et il avait les sourcils froncés, alors c'est vrai. Puis il a baissé les yeux. Puis il les a relevés. Puis il m'a regardée longuement, il a répété doucement: «Je t'aime vraiment.» Ça m'a fait tout chaud. J'ai souri. Je lui ai pris la

34 main — papa parlait toujours au téléphone. On est sortis de

la chambre. On s'est appuyés contre le mur du corridor. Il n'y avait personne. Je me suis blottie contre lui. Tout contre lui. Et je n'ai plus pensé. Ni à la vie ni au temps qui fuit. Ni à la mort. Ni à la vie après la mort. Ni à l'attente. J'ai pensé seulement, simplement, à lui et à moi. Rien qu'à nous. J'étais bien. « Je suis bien », a dit Édouard.

On s'est sentis revivre un court instant — ou étaient-ce des milliards de nanosecondes ? Alors Édouard m'a embrassée sur la joue. Il a rougi, il a encore plongé son regard dans mes yeux et, si doucement, il a murmuré : « Demain soir... »
J'ai compris.